

## «Ouvrir nos oreilles à d'autres accents»

Les migrants n'ont pas bonne presse. D'aucuns oublient pourtant que sans mouvements de population, les arts n'auraient pas le même visage. Cet été, Le Mag raconte la richesse des échanges et les métissages culturels produits par les migrations.

**Spectacle.** *Eldorado*, d'après Laurent Gaudé, mise en scène de Patrick Mohr, du 15 au 27 septembre, Théâtre du Loup, 10 ch. de la Gravière, Genève, rés. 022 301 31 00, www.theatreduloup.ch  
Tournée franco-suisse: www.laparfumerie.ch



Dans quelques semaines, Patrick Mohr montera *Eldorado*, d'après Laurent Gaudé, au Théâtre du Loup, à Genève. Un spectacle-monde où une quarantaine d'artistes d'ici et d'ailleurs seront sur scène, dont une quinzaine de comédiens, danseurs et musiciens professionnels. On y retrouve Hamadou Kassogué, dit «Kass». Fidèle comparse du metteur en scène et comédien depuis vingt-cinq ans, il compte parmi les grands hommes de théâtre africains qui se font rares à Genève.

Après s'être immiscé dans une répétition, on rencontre Patrick Mohr lors de sa pause de fin d'après-midi. Sa journée de travail est loin d'être finie. Elle se poursuit avec le chœur constitué d'un groupe de quatorze conteuses genevoises issues du Mouvement des Aînés, et d'un groupe de migrants formé d'hommes, de femmes et d'enfants résidents à Genève et originaires d'une quinzaine de pays. Le multiculturalisme est à l'œuvre. Il est inscrit dans les gènes de Patrick Mohr. Semelles aux vents, l'artiste s'installe à une table et nous livre son parcours de vie. Une vie faite de théâtre et de rencontres au fil de ses pérégrinations. Entretien.

**En 1999, vous aviez mis en scène *Sortir de l'ombre sur des femmes sans-papiers résidant en Suisse, puis *Emigré, son pendant masculin en quelque sorte. Eldorado s'inscrit logiquement dans le prolongement de votre travail sur l'immigration?****

**Patrick Mohr:** Même *Je suis un saumon* (sa dernière mise en scène, en mai dernier, d'après un texte de Philippe Avron, ndr) parle des migrations. La migration des saumons (rires). Leur voyage, le retour aux sources, la connaissance de soi. Finalement, tout est lié. Nous sommes tous nés de ces métissages, qui nous enrichissent. J'ai appris à aimer le théâtre en voyageant. Faire du théâtre et créer ensemble est une façon de se connaître très intense, une sorte de raccourci. On doit trouver un sens de l'humour, du tragique commun. Des horaires qui correspondent à tout le monde... Finalement, on arrive à l'essentiel de ce qui fait nos différences et de ce qui nous rassemble. Si on parvient à travailler ensemble, on tire une force de la diversité. L'alchimie se produit, mais il faut la laisser respirer, sans qu'une culture commence à dominer l'autre, sans folklorisme. Chacun doit rester profondément lui-même. Pour cela, la souplesse et le respect sont nécessaires. Et apprendre à se comprendre prend des années. Or, j'ai l'impression qu'à chaque spectacle, ça marche mieux. Parce qu'on connaît davantage les points de friction et de convergences des uns et des autres. Et qu'on fonctionne dans un mélange de liberté et de rigueur.

**Photos.**

Ci-contre: L'équipe d'*Eldorado* en séance de travail. En médaillons: Patrick Mohr, comédien et metteur en scène. Hamadou Kassogué, dit Kass, comédien malien. JESS WRIGHT



**On peut dire que vous êtes le fer de lance d'un théâtre multiculturel à Genève?**

– Le multiculturalisme à Genève est une telle évidence lorsqu'on se balade dans les rues. La ville compte plus de 40% de population étrangère. Je ne vois en revanche pas cette représentation sur les scènes, surtout dans l'institution, quasi à 99% francophone, où l'on veille à la diction et à ce qu'aucun accent ne soit différent, de peur de ne plus se comprendre. Il faut qu'on réalise que le français est décliné et chanté sous toutes les latitudes, et apprendre à ouvrir nos oreilles à d'autres accents, prononcés bien sûr avec l'effort d'être compris. Je dis souvent aux comédiens: «Vos accents me plaisent, ils m'enchantent mais il ne faut jamais qu'ils nuisent à la compréhension du texte.» C'est dans ce sens que l'on travaille, pour pouvoir profiter de ces différentes façons de scander notre langue. Les Wolofs parlent par exemple le français de façon très percussive alors que les acteurs cubains le chantent peut-être davantage. Les dynamiques de langues nous amènent une autre texture.

**Raison pour laquelle vous avez intégré quelques tirades en différentes langues dans votre adaptation du texte de Laurent Gaudé?**

– Oui, j'ai utilisé les langues des acteurs: le wolof, l'arabe, le dioula, etc. Car des phrases d'action peuvent être comprises dans n'importe quelle langue si elles sont bien portées. Ça permet de les faire résonner sur la scène. Chaque acteur

peut ainsi se connecter à son centre émotionnel. Un comédien est tellement plus juste lorsqu'il parle dans sa langue maternelle. Même la voix est placée différemment dans ce cas. Ensuite, je leur demande de revenir au français.

**Vous qui avez beaucoup travaillé en Afrique, parlez-vous ces différentes langues?**

– Je me débrouille en wolof et en dioula. Mais je parle bien l'espagnol.

**Dans quelle langue chante par exemple Hamadou Kassogué dans la scène «Tant que nous serons deux», lorsqu'il quitte le sol africain avec son frère Soleimane?**

– Kass chante en peuhl. Il parle aussi le banmana et vingt-sept autres dialectes dogon sur les quatre-vingt qui existent. Le Pays Dogon est pourtant grand comme la Suisse romande! Le multiculturalisme est important en Afrique. Au Burkina Faso, on parle par exemple soixante-huit langues, au Mali une cinquantaine. Kass a grandi dans le Pays Dogon où vivent beaucoup de Peulhs. Il était proche d'Amadou Hampaté Bâ, un de ses maîtres spirituels. La culture peuhl est d'une grande richesse en termes de poésie. Il en a été beaucoup nourri. Je dis toujours que Kass n'a pas le cul entre deux chaises (rires)! Il peut aussi bien parler de Tchekhov et de distanciation que du bois sacré et des fétiches, de la culture des masques banmana ou des poètes peulhs. Sotigui Kouyaté, qui travaillait avec Peter

Brook, était une personnalité comme ça. Ils embrassent large... Kass a par exemple vécu des rituels où l'on fait marcher les morts dans le Pays Dogon, comme on l'évoque dans la pièce. Amanda Cepero, elle, convoque les mythes yoruba. L'inconnue du cimetière de Lampedusa est une sorte de Cubaine égarée, qui pratique des rituels mortuaires. Voilà comment des liens se font avec l'émigration en Amérique latine. Et puis tout d'un coup, on choisit une chanson en italien (Patrick Mohr entonne *Dammi cento lire*, ndr) et surgit l'image des 500 000 Italiens qui ont migré aux Etats-Unis. On l'oublie souvent... J'ai d'ailleurs ajouté quelques statistiques dans le texte de la pièce: entre 1890 et 1930, plus de 27 000 Valaisans sont partis s'installer au Chili et en Argentine. La roue tourne... On est beaucoup dans les chiffres, mais rarement dans le rapport humain direct, contrairement au théâtre, qui crée une sorte d'accélérateur de particules.

**Ce spectacle serait finalement le condensé de toute une vie?**

– *Eldorado* est un condensé de milliers de rencontres. Le spectacle est vraiment la surface visible de l'iceberg. Les conteuses du Mouvement des Aînés à qui je propose des ateliers, je les connais depuis des années. Je suis parti donner une formation au Sénégal l'année dernière et j'y ai découvert des gens formidables. Monter *Les Larmes des hommes* à Cuba a aussi été riches de rencontres avec des artistes locaux. Je me dis: «Cette personne avec celle-là, ça va provoquer des étincelles!» Faire que ces rencontres puissent se concrétiser et raconter une histoire commune, c'est ça l'idée. Je suis une sorte de «marieur» artistique (rires).

**Avoir choisi de monter *Eldorado* traduit aussi votre engagement...**

– Le choix d'*Eldorado* répond à une très forte nécessité de parler de cette réalité tragique de la migration actuelle sans le faire de manière froide ni misérabiliste mais en célébrant la vie et la résilience. J'ai choisi des comédiens qui ont une force vitale incroyable. Nous ne sommes pas dans la compassion, mais dans l'empathie. Comprendre veut dire prendre avec. Etre ensemble pour essayer de réfléchir à la réalité. Cela revient à mettre un baume sur une blessure. Ce qui se passe actuellement est tellement douloureux, on ne peut pas laisser mourir ces migrants en silence. Ma façon d'agir, c'est de pouvoir le mettre sur une scène. Sans pour autant faire intervenir les protagonistes réels. Quelqu'un comme Mamadou, qui n'est jamais allé à l'école au Sénégal, qui n'est pas formaté, est une force incroyable. C'est un gars de la rue, un diamant brut. Et cette force donne du contraste.

PROPOS RECUEILLIS PAR CDT

## «J'ai tété au sein de mon père»

**Le multiculturalisme et l'engagement sont en quelque sorte inscrits dans vos gènes...**

– Ce n'est pas le travail d'une vie, mais de plusieurs générations. Mon père, photographe engagé, a fait un grand travail sur la migration, avec *Le Septième homme* notamment. J'ai tété à la fois au sein de mon père, de John Berger, et de Nicolas Bouvier, dont l'approche était davantage une forme d'engagement poétique. Mais finalement, ça se rejoint. Souvent, on a tendance à opposer engagement et théâtre populaire, et recherche et qualité esthétique. Ce qui est absurde. Nous, on nous cloisonne. «Vous faites du théâtre ethnique, du théâtre africain», nous dit-on. Il s'agit pourtant de la même chose. Il n'y a pas moins d'engagement à monter un texte d'Henri Michaux. On passe du collectif à l'individuel. *Je suis un saumon* aborde par exemple la thématique de l'écosystème, mais à un niveau plus intime. Il

s'agit juste d'un changement d'échelle. Avec *Eldorado*, on se situe au niveau du collectif, de la tragédie et de l'épopée. C'est la grande force du texte de Laurent Gaudé. Il nous sort de l'actualité pour nous embarquer dans la tragédie grecque. Il y a le souffle d'Homère dans son texte! Il y a aussi toujours chez Laurent Gaudé une très forte osmose entre le monde des morts et des vivants, qui correspond totalement à l'univers africain. A un moment, on ne sait plus si le capitaine Piracci est mort ou vivant. J'aime qu'on soit ancré dans une réalité mais qu'on la transcende. Que la veine poétique soit présente. Ce qui nous permet d'être universels et atemporels à la fois. La distribution amplifie cette dimension-là.

**Comptez-vous faire voyager la pièce loin?**

– J'ai appris à aimer le théâtre en Païouasie-Nouvelle-Guinée, où j'étais parti

comme photographe, sur les traces de mon père, ou sur les places de village au Burkina, au moment de la révolution engagée par Sankara. On faisait du théâtre de sensibilisation sur l'excision notamment. J'ai toujours gardé une sorte d'amour d'une forme qui peut se réinventer à chaque instant. Cette pièce, nous allons la jouer dans des bibliothèques, dans des espaces où il n'y a rien. C'est ce que nous appelons du «théâtre-forum», en interprétant quelques scènes puis en ouvrant la discussion sur un ou deux thèmes évoqués. En réinventant une scénographie avec deux bancs, mais après avoir travaillé la pièce sur scène. On va déjà commencer par la jouer dans la région, et en France, à Ferney-Voltaire, à Thonon, etc. On part toujours de cette idée que l'essentiel, ce sont les acteurs et l'histoire. A partir de là, on peut jouer partout.

PROPOS RECUEILLIS PAR CDT

## Massambalo, dieu des migrants

L'histoire d'*Eldorado*, de Laurent Gaudé, est celle d'un capitaine qui sauve des vies tout en condamnant les naufragés au renvoi dans leur pays, résume Patrick Mohr. «Un cas de conscience terrible.» Piracci pose le dilemme de l'humain, commente le metteur en scène. A partir de quel moment notre action garde-t-elle du sens ou n'en a plus? interroge-t-il. Si le capitaine Piracci s'est toujours considéré comme le défenseur de la «forteresse Europe», sa vie bascule subitement. Dès lors, le Sicilien quitte son île pour la Lybie, empruntant le chemin inverse des migrants qu'il rencontre sur son passage. Il part à la dérive, devient un esprit et passe pour Massambalo, le dieu des migrants. CDT